

Michel Onfray, poète

Yann Moix

On ne sait pas, on ne sait plus pleurer ; les larmes sont rangées au rayon de la pornographie. Michel Onfray n'a jamais peur d'elles – mais ne se lamente jamais. Il pleure, et pleure sans prostitution. Ce sont des pleurs francs, de ceux que la campagne connaît, des pleurs de paysages de nuit, de lune roussie, d'arbres aux bras maigres. On ne pleure pas à la campagne comme on pleure à la ville ; la désolation, dans les dimanches de cloches et de vêpres, de bourgeons et de chats-huants, ne triche pas. Elle est nue. La poésie de Michel Onfray ne fait pas pleurer : elle pleure.

La parole est le contraire du bruit ; quand elle se tait, c'est pour dire le silence. Or, le silence commence avant le silence – il se prépare dans les bourgs repliés, les reliefs boueux, les champs jaunes de l'été, les plaines blanchies de janvier. Tout est toujours déjà silencieux, où vit Michel Onfray ; mais c'est un silence qui parle. C'est un silence qui dit. C'est à ce silence que le poète que je désigne aujourd'hui, le plaçant parmi les plus grands, donne la parole. Je n'irai pas, au prétexte que nous sommes proches des rivières et des aulnes, des oiseaux et des aubes, chercher des parentés chez Giono, chez Whitman ; peut-être faudrait-il aller visiter Claudel pour rendre compte de l'importance du mot, qui troue la page comme une balle une poitrine.

La nature est célébrée, dans son silence et son mystère ; *Avant le silence*¹, le chef-d'œuvre poétique de Michel Onfray, la rétablit dans sa dignité souillée.

Des millions d'années plus tard
J'écoute le chant du dinosaure
Devenu chardonneret.

Le temps ne fait pas que s'écouler dans les êtres. Le temps et l'être sont les deux facettes d'une même pièce : quand la femme aimée s'en va, quand l'épouse meurt et rejoint sa dalle, c'est le temps tout entier qui meurt – les mots de « passé », de « présent », de « futur » n'ont plus aucun sens. Le temps, c'était cette femme, rien que cette femme. Sa mort fera naître une temporalité neuve, le poète vivra dans un autre temps. Comme on change, contraint à l'exil, de géographie, le poète veuf change de chronologie – une temporalité inédite s'offre à lui. Il ne vieillira pas selon les mêmes accélérations, les jours ne s'écouleront plus dans la même vasque. Le temps d'après la mort n'est pas le temps d'avant le silence. « Tu vas entrer dans un monde nouveau pour toi. Ne t'étonne de rien et ne tremble pas », écrivait Léon Bloy. Il parlait de celui, de celle qui va entrer dans la mort ; mais je trouve la phrase surtout valable pour celui, pour celle, qui va rester seul et en vie. Le monde nouveau n'est pas tant la mort que la vie « sans ». Ce « sans » qui contamine jusqu'aux lois de la physique, de la nature. Le non-mort, le sur-vivant (qui est d'abord un sous-vivant) va pénétrer dans une géométrie étonnante ; le silence lui parlera. Jusque-là, peut-être, il n'y avait jamais eu accès. Ou plutôt, comme je le répète, avait-il pu atteindre un silence annonciateur, d'avant le silence définitif – celui qui cloue. Un silence qui, comme on apprend une nouvelle langue, faisait ses premiers pas dans la tête et dans le corps :

Rentrés de l'hôpital
Odeur de la maison
Silence des objets.

Ce n'est pas que les objets ont commencé à se taire : ils ont commencé à dire. Ils sont les annonciateurs de la mort qui vient. Ils annoncent ce que la maison sera, quand la mort aura gagné. Quelque chose est achevé ; ce n'est pas simplement une époque qui est morte, mais un temps : le temps qui

parlait autre chose que le silence. La géodésie elle-même est perturbée (l'espace-temps est courbé par la mort) :

Dans le jardin
Quelques pas
Vers rien.

Ces « quelques pas » vers « rien » expriment, avec une grande force, le reliquat de vie qui s'entête dans l'existence condamnée de Marie-Claude (tel est son prénom). Ce ne sont pas quelques pas vers « le » rien ; ce ne sont pas quelques pas vers le néant : ce sont quelques erratiques pas remplis d'aléas vivants ; ce rien et ces quelques pas sont le fondement même de la vie humaine – dans ce qu'elle a de dérisoire, de minuscule, d'absurde. Ces quelques pas sont un cri vital ; ils forcent la dignité à ne pas se coucher devant la nuit noire. On fera quelques pas, debout, et ils ne mèneront nulle part. Mais « nulle part », cela reste encore le contraire de la mort. Tout ce qui est vain a le cœur qui bat. Tout ce qui n'a aucun sens, n'implique rien, ne connaît pas de conséquences, contient encore, possiblement, une source de joie. Ces quelques pas vers rien mènent infiniment loin de la pierre où tout se taira. Aucun pas humain ne mène à aucune tombe, jamais.

Mais cette tombe, elle surgira ; ce n'est pas Marie-Claude qui est enterrée ; ce n'est pas la vie avec Marie-Claude qu'on recouvre de glaise. C'est « Michel et Marie-Claude » qui s'en vont ; car « Marie-Claude », comprise comme entité séparée de son amour, comme singleton, comme pure individualité, était morte depuis longtemps. « Marie-Claude » fait disparaître un couple, un duo, une addition, une fusion, une seule et même réalité ; elle fait disparaître un monde.

Sa tombe
Ma tombe
Notre tombe.

Et le « Michel » qui reste, plus orphelin sans doute que veuf, ce « Michel » amputé n'est pas le « Michel » d'avant « Marie-Claude et Michel ». C'est un « Michel » inédit, qui devra apprendre à se connaître, à s'inventer, à s'aimer. Rien n'est plus puissant que le haïku qui suit, qui me révéla la force d'Onfray poète :

Ce jour
Son premier matin
Au cimetière.

Il y a la marque, ici, de quelque chose de neuf qui débute ; sensation d'une rentrée des classes. Une ère sans compromission s'ouvre, sans la grâce ni l'assistance du ciel. L'athée n'a comme firmament que sa dalle. Ce jour n'est pas ailé, il est statique et plombé. C'est un jour lourd ; c'est un jour de ciment. Mais elle est là. Inaccessible et pourtant si proche. La religion a inventé les cieus pour rendre moins insupportable l'inaccessibilité : l'infini géographique qui sépare le vivant du mort crée une distance métaphysique censée atténuer la douleur – le défunt est intouchable, invisitable, infrequentable techniquement. Il n'est, littéralement, « plus là ». Tandis que pour l'athée, le mort, la morte est là. À quelques kilomètres, à quelques mètres ; inaccessible bien qu'*infiniment là*. La mystique a établi un protocole de l'éloignement ; l'athéisme, qui ne triche pas avec la douleur, rappelle l'insupportable proximité du « disparu ». Le disparu est à portée de main ; sous nos pieds. On peut presque le toucher. Il est entré dans la dimension du silence ; mais il *reste*. Marie-Claude n'a jamais autant été *là* depuis qu'elle n'y est plus. Vivre dans le silence des morts, c'est vivre auprès d'eux. Non par l'esprit : par le corps. Et par le corps pourrissant :

Dans son cercueil
La mort
A déjà volé son visage.

Ce qu'on appelle Dieu n'a qu'un nom possible : putréfaction. Et les voûtes bleutées du paradis n'existent jamais, quand seule se manifeste, dans la nuit orange et rouge de l'automne, la pluie qui tombe sur ma toiture *en même temps* que sur sa sépulture (Marie-Claude morte et moi vivant, dit le poète, traversons les mêmes dates ; les mêmes saisons ; *en parallèle*) :

La nuit
Pluie sur le toit
Pluie sur la tombe.

Les deux vies continuent, l'une en face de l'autre ; Claudel, cette phrase, dans *Le Père humilié* : « Pensée, ne le touchez pas, car il est mort. Il appartient à un ordre différent, il n'est plus avec nous à notre manière. » Marie-Claude n'est plus avec Michel à la manière de Michel ; elle est avec Michel à sa manière à elle. Une manière où la ponctualité, par exemple, ne fait pas sens. Ou la précision n'est pas définie :

Que signifie
« Vingt heures cinq »
Dans son cercueil ?

Ce haïku, Michel Onfray l'écrit à 20 h 05. Traverse-t-il réellement, comme je l'ai prétendu, les mêmes dates ? À la même heure ? Oui, dans le référentiel de la vie qui reste ; mais dans le référentiel de Marie-Claude, où ni Dieu ni les hommes ne parlent, ne sont conviés, ne bougent, seule remue l'impossible. Impossibilité de savoir ce qu'elle *ne vit pas*. La rejoindre dans cette facile proximité est illusoire : il y a une mort par personne. C'est ce que la religion n'accepte pas, elle met incessamment en scène une mort générique, générale, partagée, universelle, semblable à un stade immense où chacun retrouve chacun. Pour Michel Onfray, la mort ne fait que séparer – irrémédiablement. Elle n'est pas une rupture sentimentale ; elle n'est pas un mauvais coup. Elle est ce qui rend impossible toute hypothèse de se re-jointre. Si je meurs, je meurs comme seul je suis capable de mourir ; je ne puis me fondre dans la mort, comme dans l'océan, pour rejoindre les morts qui m'ont précédé. La vie consiste à se mouvoir vers l'autre ; la mort ne permet que de rejoindre sa propre mort. En mourant, j'invente chaque fois une modalité de la mort que nul n'a connue avant moi.

Et le poète écrit, seul, à son bureau, afin que ne meure pas, à son tour, la mort de l'être aimé. L'oubli est son souci ; il le combat. Il va le terrasser avec ses flèches – ses haïkus. Il sait que les noms, sur les tombes, s'effacent ainsi que les vies. Et passent, et s'évanouissent à jamais.

Pleurer
Dans un cimetière désaffecté
Avec les morts devenus morts.

Nous retrouvons la seule mystique dont Michel Onfray soit capable : celle des pleurs humains, qui regardent la terre et ne lèvent pas la tête. *Pleurer* : titre magnifique, pour un livre qui, peut-être, viendra. Pleurer de tristesse ; et non de joie. Verser ces larmes devenues insupportables à l'époque – « ne pas pleurer » semble être devenu l'acmé de la virilité occidentale, quand c'en est précisément la défaite.

Jour de Toussaint
Autant de larmes
Que de pluie sur la tombe.

Bienvenue dans un monde *pleuré*. Cette mer, dont Michel Onfray nous dit que la jeune morte (dans la mort, elle est jeune ; elle fait ses débuts dedans) voulait la revoir, n'est plus la mer d'avant ; c'est la mer d'après. Une mer qui révèle des qualités inconnues, invisibles auparavant – c'est un objet neuf ; son bleu,

son vert, jusqu'à ses reflets, étonnent différemment. La mer ne se ressemble plus. Un univers s'est dérobé, auquel s'est substitué un autre univers : plus rien ne ment, tout est impeccablement gai ou triste ; tout est net. On naît. On s'approprie le monde par ce silence dont la longueur d'onde échappe à ceux qui ne savent pas ; à ceux, tous ceux dont l'amour ne gît pas sous des graviers blancs. La lucidité, la sensibilité se haussent au rang de farineux pouvoirs ; Marie-Claude ne peut plus rien ; mais voilà que par elle on peut tout. Son absence a nimbé les choses d'une clarté prodigieuse. Absente du monde, elle est présente aux choses, qui nous parlent autrement. Les sensations sont chargées d'elle ; ce qui fut vécu entre Marie-Claude et Michel n'a pas disparu : il se rejoue, sans répétition aucune, et sans mélancolie spéciale, dans le spectacle renouvelé que le monde offre. Ce qui était dépourvu de sens, maintenant, en a ; ce qui était éteint paraît s'allumer. Et le temps qui passe semble du temps à l'état pur.

Les bruits, les odeurs (même le moustique, écrit Michel Onfray, se pare soudain d'une odeur) sont amplifiés ; plus rien n'est utile. Le poète entre, et erre, dans un cosmos de pure gratuité. Un matin s'éveille – où l'enfant s'étonne. Peut-être le monde se confond-il enfin avec l'aimée, la disparue, et ce que les autres appellent le ciel n'est autre que la terre revêtue de la parure de la morte.

NOTE

1. *Avant le Silence. Haïkus d'une année*, Galilée, 2014.

Onfray furioso

Jean-Marie Touratier

Il y a chez Michel Onfray, sous l'enveloppe de l'homme généreux, attentif aux autres, de l'homme émotif, qui sait pourtant n'en rien faire paraître ou si peu, il y a chez lui une rage. Mais une rage d'une espèce particulière. Une rage de « philosophe furieux » – au sens de l'*Orlando furioso*. Une belle rage de plume et de parole, de celles que vous lisez et que vous entendez et qui vous font dire un peu vite : « C'est du Onfray ! C'est tout Onfray ! » Une rage qui ne déplaît pas à beaucoup, s'il faut en juger par sa notoriété. Une rage qui met en furie quelques-uns, toujours les mêmes, gardiens du temple du savoir, diplômés *ad hoc* et comme tels ayant eux seuls le droit à la parole, ainsi que je l'ai vu jadis quand jeune étudiant en Sorbonne, nous écoutions tomber la foudre d'un certain Raymond Picard qui, du haut de sa chaire en bois, nous annonçait, à nous bien innocents, qu'un certain Barthes Roland, auteur d'un *Sur Racine*, n'avait aucune autorité pour parler de littérature, encore moins de Racine, propriété légitime de Picard sur son arbre perché. Et pourquoi Roland Barthes n'avait-il pas autorité, etc. ? Mais voyons, c'est si simple : parce qu'il n'avait pas les titres pour cela. Ou plutôt LE titre (je l'ai entendu !) : agrégé. Ni agrégé ni Professeur. Et en plus, ce voyou de la culture avait un succès, une notoriété auxquels ne pouvait accéder Picard. Mais cela, n'est-ce pas, c'était avant 1968. Et chacun sait qu'après, les Mandarins, comme l'on disait alors, avaient tous disparu. (Qu'on se rassure, ils renaîtront de leurs cendres, tels le phénix, et sont toujours bien vivants et nocifs aujourd'hui.)

Mais revenons à Michel Onfray. Cette belle rage – qui peut inclure, s'il le faut, un petit-fils de Picard –, de quelle espèce est-elle ? De celles, indiscutablement, qui purifient, qui nettoient le terrain, qui rendent saines, sinon saines du moins assainies, des atmosphères empestées. Mais empestées de quoi ? Ah ! c'est là que notre Onfray est grand ! Empestées, empoisonnées, pourries, viciées par un tourbillon. Que dis-je un tourbillon ? Une tempête, un ouragan, un typhon, un maelstrom, qui nous prend tous et qui nous tourbillonne, qui nous brasse et nous emporte pour nous laisser pantois, ravis – au sens du ravi de la Crêche – sur le sable des certitudes. Des Certitudes.

Oui, là est, selon moi, la vérité de Michel Onfray. Les vérités fortifiées, les pensées en grand appareil, les lectures définitives, les dogmes, les savoirs que l'on se repasse de livre en livre sans jamais les interroger, voilà l'ennemi. Voilà l'*Éc. l'inf.*¹ d'Onfray.

Prenons un exemple. Bien sûr, par coquinerie, je ne vais pas le choisir parmi les best-sellers de l'auteur. Mais le prendre parmi ce qui est mon chez-moi, les éditions Galilée. Ce livre a pour titre *Le Songe d'Eichmann*. Il est paru en 2008.

Ouvrons-le. Voici l'*Incipit* :

Habituellement, quand elle entend le mot « nazisme », la vulgate sort son Nietzsche.

Le prurit onfrayen commence. Habituellement. La vulgate. Voilà ce qui démange. Comment peut-on, lorsque l'on dit penser, lorsque l'on veut, comme le dit Foucault, « penser la pensée qui nous pense » s'alimenter d'habitudes ? Cela porte un nom : la paresse. Ou peut-être bien même : la peur. La force de l'habitude, c'est le couronnement des imbéciles. Et ces imbéciles-là sont ceux de la vulgate. Dûment déployée dans la phrase qui suit :

Du grand public dit cultivé aux philosophes postmodernes pourfendeurs de Mai 68 [...], en passant par quelques faux avertis, mais vrais fourvoyés, l'auteur de *Par-delà le bien et le mal* fournirait le svastika, l'incendie du Reichstag, la nuit des longs couteaux, la moustache du Führer, les camps de la mort, les chambres à gaz et l'incendie de toute l'Europe.

Bien sûr, c'est là une exagération, une amplification, un emportement. Mais c'est là justement que se tient l'un des secrets. Ramasser Nietzsche et le nazisme dans un tel raccourci, c'est lancer la machine, faire démarrer le moteur. Il arrive qu'en linguistique, on appelle cela un *shifter*, un embrayeur. Plus simplement ce qui enclenche le processus de nettoyage, de récurage auquel va être soumis le couple stéréotypé, figé dans La Vérité proférée, enseignée comme une statue de sel, donc transmise, donc sans cesse régénérée, réengendrée, sans question, sans même la question qu'il puisse y avoir question, qu'il puisse se faire une question, ce couple qui bien qu'usé comme une pièce de monnaie passe toujours et encore ses figures de main en main et accroche l'un à l'autre Nietzsche et nazisme. Nietzsche-nazisme.

Le paragraphe suivant s'empresse, bien entendu, de placer quelques explosifs là où ils doivent être selon Onfray (et j'y souscris). Que sont ces explosifs ? Vite pointés, bien pointés, ils montrent, juste pour énerver la mémoire, un Nietzsche à des années-lumière des nazis.

Je vais vite car ce n'est pas là l'objet du livre. Cet objet-là s'énonce avec un « Quel ne fut donc pas mon étonnement quand... » qui, pris au Je, annonce le premier vrai coup de pioche (Nietzsche en somme pour apéritif).

De quoi s'agit-il ? Du fait que selon Hannah Arendt dans son *Eichmann à Jérusalem*, le criminel de guerre se réclame de Kant.

La loco fume. Le train s'ébranle. La machine à casser les idées reçues et bétonnées est en marche. À petite vitesse d'abord, puis, bientôt, à grand train, avec, filons la métaphore, le chasse-neige, c'est-à-dire le chasse-poncifs au-devant de la loco Onfray.

Je poursuis ma lecture.

Le premier mouvement relève de la réaction pavlovienne : le formatage universitaire habitué à autre chose qu'à associer nazisme et kantisme.

Cher formatage universitaire ! Cela qui nous a faits (en tout cas moi) bêtes de savoir – mais savoir quoi ? tout était à reprendre. Il faut des années pour s'en remettre. Or c'est là où la rage d'Onfray est immédiatement opérationnelle. Le ver est dans le fruit. Quelque chose ne va pas. On ne peut se contenter de réciter, de ressasser, en somme d'ânonner. Et la manière de faire cela porte d'ailleurs un nom élégant : pédagogie.

Mais là où l'affaire est intéressante, c'est qu'en proclamant l'inhabitude d'associer Kant aux nazis, Michel Onfray, à sa manière – car il y a bien une « manière » Onfray –, fait ce qu'on pourrait appeler, comme en chimie, un précipité. Il saute quelques étapes. Non seulement pour le bien-fondé mais la clarté de sa démonstration. On le lui reproche. « Ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi », disait l'amoureux d'Arno Breker, Jean Cocteau. Que se passe-t-il ici ? Il se passe que, du point de vue historique², nous savons qu'aucun Allemand n'aura échappé à Kant. Il fait « naturellement » partie de la culture courante. De la culture qu'il faut avoir lorsque l'on est du *Volk*, de la communauté du peuple. Ce qui ne signifie pas avoir lu Kant ou plus encore l'avoir *bien* lu. Bref, ce à quoi Onfray s'attache n'est pas, comme a pu le dire quelque professeur-critique-grincheux, démolir Kant, « une disqualification de la philosophie kantienne » ; ce qui revient à rekantiser Kant puisqu'un auteur (Onfray) n'ayant peut-être pas toutes les qualifications nécessaires (voir Barthes) ose faire un trou dans le kantisme. Horrific !

Quel trou ? Celui de citations bien choisies qui montrent, mots à l'appui, que Kant n'est ni le pur agneau ni le pur esprit que l'on s'obstine à peindre. Car il y a une ruse du savoir, ou plutôt du savoir-faire-savoir. Tout pédagogique attaque un œuvre à la machette. Taille, fend, coupe, élague et choisit. C'est « naturel ». Sauf s'il s'avère que les choix, les « morceaux choisis », ne sont pas neutres, mais prennent un sens, prennent du sens. Nettoient, mettent sous le tapis ce qui ne « convient » pas à la *doxa*, à la bienséance, à la bienséance des idées.

Cette bienséance justement, que cela plaise ou non, est capable, avec Kant comme avec beaucoup d'autres, de sortir deux textes du texte : l'un vertueux kantien, l'autre vertueux nazi. Les défenseurs du Kant Vertueux, pur esprit pur, doivent comme pour Heidegger, savoir qu'il y a ce que j'appelle un brouillard kantien dans lequel les nazis se sont plongés avec joie. Or il ne s'agit pas là de mettre à bas Kant. Mais de faire le constat, pour des raisons de bonne santé philosophique, qu'il y a, d'une part, chez Kant par exemple, de réelles déviations de la pensée. Et que de l'autre, le système ou plutôt la systématique nazie, qui ne s'embarrasse pas de détail, a besoin de Kant, du nom de Kant, pour légitimer la supériorité de la culture germanique (et cela n'est pas à négliger). Ce n'est pas tout : un Kant simplifié – mais non

fondamentalement trahi – un *digest* dûment construit, mais en restant réellement kantien, permet à un officier de se réclamer de Kant en agissant selon le *Führerprinzip*. C'est aussi banal que de considérer que les Anciens Germains selon Alfred Rosenberg et son *Mythe du XX^e siècle*, ont une origine indienne (aryenne) ou bien que la Grèce antique fut conçue et fondée par les Germains. Je ne veux pas dire qu'il y a simplement falsification³. Je veux dire qu'en termes de « banalité », penser en kantien pour un nazi est un honneur rendu à la *Kultur*. Cela fait partie du *Kulturkampf*.

Or c'est toujours la même chose : mal penser Kant, corriger Kant, c'est un mal contre la pensée de penser. Mal penser le nazisme et ne pas comprendre comment les nazis ont opéré pour dévier le savoir et se l'approprier, c'est toujours un crime contre l'humanité.

Je dis ici et je proclame que l'entreprise d'Onfray, pas seulement celle concernant Eichmann, mais toute l'œuvre connue est une entreprise de salubrité publique. Je veux dire, mais vous m'entendez bien, de santé de la pensée. Il va vite, et alors ? Il va parfois trop vite, et alors ? Il y a urgence, non ? à casser l'Éverest des idées reçues qui nous surplombe – et nous plombe ; il y a urgence à pourfendre la bien-pensance, la pensée unanime qui nous congèle. Il y aurait, paraît-il, quelques dégâts collatéraux, un Kant en sortirait éclaboussé, une Hannah Arendt moins juste qu'il n'y paraît quand sa banalité du mal est, somme toute, qu'une piètre interprétation du *Führerprinzip*⁴. Et alors ? Si c'est le prix à payer pour que nous retrouvions notre critique du jugement de l'autre, je ne vois pas cela trop cher. Et vous ?

Parce que, vous savez, en ces saisons où nous vivons, la grande glaciation se développe. S'il y a du réchauffement climatique, il ne s'exerce pas dans les idées. Plus elles sont convenues, plus elles sont usées, éculées, érodées, meilleures elles sont. En ce début du XXI^e siècle, notre « élite » (guillemets, oui, guillemets prophylactiques nécessaires) vit avec les idées du passé. Au sommet de l'État, des hommes pourtant jeunes pensent comme il y a quarante ans. Dans les arts, on adule 1900 (arts plastiques) ou 1970 (littérature), etc. Dans notre quotidien, nous voici surveillés par des ligues de vertu qui valent celles des années 1920, imbécillité comprise. Quand sera-t-on enfin à l'heure de notre temps ? Je ne vois qu'un Onfray pour nous y aider. C'est dire si je surveille cet homme. Et même quand il se trompe, je crois qu'il nettoie toujours le terrain embroussaillé d'idées reçues afin que nous fassions ne fût-ce qu'un pas vers le présent. Simplement le présent.

Ou alors, mais je ne veux pas y croire, il faudra se rappeler de Marie-Antoinette qui fustigeait ceux qu'elle n'aimait pas d'un « Ils sont d'un autre siècle » (bien qu'elle fût, elle, d'une fin de siècle et de temps). Et vous savez ce qui est arrivé à la reine : ne comprenant rien au présent, elle est morte sur le cou.

Un mot encore. J'ai parlé au début de mon petit parcours d'un Onfray affectif ou d'affection si vous préférez. Cela a pu faire sursauter certains qui, ne connaissant que l'image et non l'homme, peuvent s'agacer du pourfendeur que j'ai tenté de vous montrer.

Voici une petite histoire. Elle est vraie, je vous demande de le croire.

Un jour, en début d'après-midi, que nous rentrions lui et moi d'un repas délicieux (le ventre du philosophe en tout cas l'apprécia), nous remontions le long des bâtiments supposés modernistes de Jussieu vers la rue Linné, dans le V^e arrondissement de Paris, où se situent les éditions Galilée. Suivez ma logique s'il vous plaît – même si Artaud clamait « Gare à la logique ! » Nous marchions à bons pas, en échangeant quelques mots empruntés à cette banalité du quotidien qui fait le charme de la vie. Lorsque soudain parut devant nous un grand jeune homme, costaud, carré, qui rougissant demanda en s'adressant à Michel, d'un ton tout à la fois de certitude et d'inquiétude : « Vous êtes Michel Onfray ? » Le « Oui » sembla rassurer le jeune homme ébranlé par sa propre audace.

« Vous êtes mon écrivain préféré ! »

Michel l'interrogea. Nous comprîmes que le grand jeune homme était encore collégien. Donc fort jeune. Nous apprîmes que, assis dans la voiture que conduisait son père, il demanda à celui-ci de s'arrêter en reconnaissant Michel sur le trottoir. Nous comprîmes l'audace et la timidité. Car le tout à la fois.

Mais que nous racontez-vous là, mon cher Monsieur ? Ne sommes-nous pas dans le fan-club des célébrités ? Qui fait mettre aux stars des lunettes noires pour qu'ainsi anonymes, on les reconnaisse ? Eh bien non ! Car le jeune homme eut droit, chose si rare, à la tendre sollicitude de Michel l'interrogeant avec douceur, et surtout, surtout ! mettant toute son humanité dans l'échange avec un garçon qui, en somme, découvrirait à quinze ans ce qu'est la pensée libre.

C'est tout. Ce n'est pas rien. C'est une leçon de vivre. Combien de nos chers et si puissants penseurs sont capables de cela, ce simple échange, ce dialogue, cette attention à l'autre, quand, le hautain, le méprisant, les souverains savoirs écrasent, aliènent, annulent qui oserait penser autrement ? C'était jadis une affaire d'avoir quinze ans. Et jusqu'à dix-sept assurément, l'âge où « on n'est pas sérieux ! » N'est-ce pas Jean-Arthur ? Puisque d'une certaine façon Michel Onfray a quelque chose d'un bateau (bellement) ivre de rage salvatrice...

Morale de cette fricassée que je vous ai barbouillée : il est sain d'être insolent quand on vit sous l'insolation de la pensée unique.

NOTES

1. Abréviation de la devise de Voltaire « Écrasons l'infâme ».
2. Voir par exemple le beau livre de Johann Chapoutot, *La Loi du sang. Penser et agir en nazi*, Gallimard, 2014. Un chapitre est spécifiquement consacré à Kant.
3. « Le sens des mots, dit quelque part Carl Schmitt, qui était jusqu'à alors précis, peut se trouver changé parce que le fondement d'un système juridique s'est trouvé rénové dans sa totalité. » C'est dire ce que le juridique nazi a de rigueur malléable.
4. Pourquoi le fameux attentat contre Hitler (Opération Walkyrie) perpétré par Claus von Stauffenberg n'a-t-il été effectué que le 20 juillet 1944, alors que nombre de personnes le pensaient, voire le préparaient dès 1933 ? Parce que tous les militaires avaient juré fidélité au Führer et qu'ils ne pouvaient, selon leurs principes, se parjurer. L'obéissance absolue revendiquée par Eichmann était une réalité. La *Weltanschauung*, la conception nazie du monde – en exécutant la volonté du Führer qui est la volonté de la communauté (*Gemeinville*) et non une vague volonté générale – couvrait de son ombre tous ces faits et gestes qui n'étaient pas des crimes mais le salut de la patrie. Nous faisons le sale boulot, disait à peu près Himmler. Mais il faut bien que quelqu'un le fasse pour le bien de l'humanité. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier. « Le mal » n'est pas banal, il est parfaitement structuré. N'oublions pas que l'essentiel des assassinats a été commis par ce qu'on peut appeler une Shoah de papier, une Shoah de bureaucrates appliqués, scrupuleux, besogneux.